

dans ces régions, couvertes de montagnes, et dont les extrémités avoisinent le pôle arctique; même sous le 57^e degré la glace des rivières a huit pieds d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle; le froid y fait éclater les rochers avec un bruit qui égale celui des pièces d'artillerie du plus gros calibre, et les éclats en sont jetés à des distances prodigieuses. La plupart des animaux y changent de couleur pendant l'hiver.

Notre gravure représente la manière dont les habitants du Labrador tirent et charroient leur bois de chauffage.

LES GLOIRES NATIONALES DE LA FRANCE.

LE GRAND FERRÉ

En 1359, la France, était dans la plus affreuse situation où elle se soit jamais trouvée. Les Anglais avaient gagné, trois ans auparavant, par l'impéritie du roi Jean, la bataille de Poitiers. Ils y avaient pris le roi lui-même, 13 comtes, 1 archevêque, 70 barons, 2,000 chevaliers, une foule de soldats; et ils avaient promptement mis en sûreté cette capture, les conduisant tous en Angleterre pour en tirer de grosses rançons. Ce grand désastre avait produit d'autres commotions à l'intérieur. Paris et une assemblée d'états généraux avaient essayé de remettre un peu d'ordre dans le gouvernement et dans le pays; la tentative avait avorté, et la confusion s'était accrue d'autant. Des nobles s'étaient armés contre Paris; les paysans s'étaient levés contre les nobles. Une guerre sauvage, atroce, avait couvert de ruines le nord de la France.

Les anglais n'avaient pas laissé échapper une occasion si belle. Ils étaient revenus, non point en grandes armées, sous leur roi Edouard III, ou sous leur prince Noir, ce n'était plus nécessaire, mais par troupes peu nombreuses, qui se répandaient partout, allant à petites journées, s'arrêtant où ils trouvaient le pays plantureux, rançonnant les églises, violant les couvents, et, sans inquiétude, ni souci, menant joyeuse vie dans ce bon pays de France qui leur était abandonné. De toutes les contrées voisines, Allemands, Brabançons, Aragonais, accouraient à la curée. Des bandes de routiers français prenaient leur part, afin, sans doute, que tout ne fut pas pour des étrangers. La France, d'un bout à l'autre, était à sac et à pillage. « Et, dit Froissard, ces compagnies le appelaient royaume de France leur chambre. » Il n'y avait pas alors de nation. Les bourgeois, enfermés dans leurs villes, les nobles dans leurs châteaux, laissaient passer l'orage qui ne pouvait les atteindre derrière leurs murs. Tout retombait sur Jacques Bonhomme, et Jacques Bonhomme, en ce temps là, ne combattait point. Il n'avait point d'armes et il avait grand-peur de ceux qui en parlaient. La servitude dégradée; les paysans n'osaient même pas se défendre. Ils n'allaient aux champs qu'en laissant au village des sentinelles qui, tout le jour, veillaient au haut du clocher pour donner l'alarme du plus loin que les routiers paraissaient; la nuit, ils se retiraient dans les barques amarrées au milieu des rivières; ou bien ils creusaient pour leurs bestiaux et pour eux-mêmes, d'immenses souterrains où ils se tenaient blottis.

Cependant la misère finit par leur donner du cœur, et le désespoir leur donna des forces. Ils se répétèrent ce que disaient trois siècles plus tôt, avec une naïve éloquence, les vilains de Normandie :

Pourquoi nous laisser faire dommage ?
Nous sommes hommes comme ils sont ;
Des membres avons, comme ils ont ;
Et tout autant grands cœurs avons ;
Et tout autant souffrir pouvons.

Ils en vinrent donc à oser regarder en face ces hommes tout bardés de fer devant lesquels ils avaient l'habitude de trembler; et sur plusieurs points, l'agresseur étranger commença à rencontrer une résistance inattendue. Un des plus curieux incidents de cette résistance populaire est ainsi racontée par un chroniqueur du temps, le continuateur de Nangis, dans un langage qui n'est point sans charme, malgré tous ses barbarismes latins.

« Il y a un lieu assez fort dans le petit village de Longueil près de Compiègne. Les habitants voyant qu'ils seraient en péril si l'ennemi s'en emparait, demandèrent au seigneur régent et à l'abbé de Saint Cornille, dont ils étaient les serfs, la permission de le fortifier. Après l'avoir obtenu, ils y portèrent des vivres et des armes, prirent pour capitaine un d'entre eux, grand et bel homme, appelé Guillaume des Allouelles, et jurèrent de se défendre jusqu'à la mort. Dès que cela fut fait et connu, beaucoup accoururent des villages voisins, afin de s'y mettre en sûreté.

« Le capitaine avait pour serviteur un autre paysan très-grand, très-vigoureux, et aussi brave qu'il était fort; c'était le grand Ferré (*Magnus Ferratus*). Malgré sa haute taille et sa force, le grand Ferré n'avait de lui-même que petite opinion, et le capitaine en faisait tout ce qu'il voulait.

« Les voilà donc là environ deux cents, tous laboureurs et habitués à gagner leur pauvre vie avec le travail des mains. Les Anglais, qui occupaient un fort près de Creil, en apprenant ces préparatifs de défense, furent pleins de mépris pour de tels gens. « Allons chasser ces manants, dirent-ils, le lieu est fort, occupons-le. » Et il fut fait comme il avait été dit.

« Deux cents Anglais y marchèrent. On ne faisait pas bonne garde; les portes mêmes étaient ouvertes; ils entrèrent hardiment. Au bruit qu'ils firent, ceux du dedans qui étaient dans les maisons coururent aux fenêtres, en voyant tant d'hommes bien armés, tombèrent en grand effroi. Le capitaine toutefois descendit avec quelques-uns des siens et se mit à frapper bravement sur les Anglais;—mais bientôt entouré, il fut blessé mortellement. A cette vue, les autres et le grand Ferré se dirent: « Descendons et vendons chèrement notre vie, car il n'y a pas de miséricorde à attendre. » Ils se rassemblèrent, et, sortant soudainement par diverses portes, se précipitèrent à coups redoublés sur les Anglais; ils frappèrent comme quand ils battent le grain sur l'air.... Les bras se levaient, puis s'abattaient et à chaque coup un Anglais tombait.

« Quand le grand Ferré arriva près de son capitaine expirant, il fut pris d'une vive douleur et se rejeta avec furie sur l'ennemi. Comme il dépassait tous ses compagnons de la tête, on le voyait brandir sa hache, frapper, redoubler les coups, dont pas un ne manquait son homme. Les casques étaient brisés, les têtes fendues, les bras coupés. En peu d'instants, il fit place nette autour de lui, en tua dix-huit, en blessa bien plus. Ses compagnons encouragés faisaient merveille, si bien que les Anglais quittèrent la partie et se mirent à fuir. Les uns sautèrent dans le fossé plein d'eau et se noyèrent; les autres se pressèrent aux portes, mais les traits y pleuvaient dru et serrés. Le grand Ferré, arrivé au milieu de la rue où ils avaient planté leur étendard, tua le porte-

enseigne, se saisit du drapeau et dit à un des siens d'aller le jeter dans le fossé. Celui-ci montre avec effroi la masse encore épaisse des Anglais: « Sais-moi, » lui dit-il, et prenant sa grande hache à deux mains, il frappe à droite, il frappe à gauche et se fait un chemin jusqu'au fossé où l'autre jette enfin dans la boue l'enseigne ennemi. Le grand Ferré se reposa alors un moment, mais retourna bientôt contre ce qui restait d'Anglais. Bien peu de ceux qui étaient venus pour faire ce coup purent s'échapper, grâce à Dieu et au grand Ferré qui en tua, ce jour-là, plus de quarante.

« Les Anglais furent bien confus et irrités de voir que leurs braves hommes d'armes avaient péri par les mains de ces vilains. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, mais les gens de Longueil ne les craignaient plus. Ils sortirent à leur rencontre, le grand Ferré marchant à leur tête; quand ils virent et qu'ils sentirent le poids de son bras et de sa hache de fer, ils auraient bien voulu n'être pas venus de ce côté-là. Ils ne s'en allèrent pas si vite que beaucoup ne fussent mortellement blessés, tués ou pris. Parmi ceux-ci se trouvèrent des hommes de haut lignage. Si les gens de Longueil avaient consenti à les mettre à rançon, comme font les nobles entre eux, ils se fussent enrichis. Mais ils n'y voulurent pas entendre et les tuèrent, disant qu'ainsi ils ne leur feraient plus tort.

« A ce dernier combat la besogne était rude et le grand Ferré s'y était fort échauffé. Il but de l'eau froide en quantité, et fut aussitôt pris par la fièvre. Il retourna alors à son village, rentra dans sa cabane et se mit au lit, mais en plaçant près de lui, à bonne hache, une hache de fer, si lourde qu'un homme de force ordinaire pouvait à peine, à deux mains, la soulever de terre.

« Quand les Anglais apprirent que le grand Ferré était malade, ils furent en liesse, et pour ne pas lui donner le temps de se guérir, ils lui dépêchèrent douze soldats avec ordre de le tuer. Sa femme les vit venir de loin et s'écria: « Oh! mon pauvre Ferré, voici les Anglais, que vas-tu faire? » Lui, oublie son mal, se lève vivement et prend sa lourde hache, sort dans sa cour. « Ah! brigands, vous venez pour me prouver que vous n'avez pas peur de moi! » Il s'adossa au mur pour n'être pas entouré, et jouant de la hache, les mit à mort. Sur douze, il en tua cinq, le reste se sauva. Le grand Ferré retourna à son lit; mais il s'était échauffé à donner tant de coups; il eut de l'eau froide; la fièvre redoubla, et peu de jours après, ayant reçu les sacrements, il trépassa. Le grand Ferré fut enterré au cimetière de son village; tous ses compagnons, tout le pays le pleurèrent; car, lui vivant, les Anglais n'auraient jamais osé en approcher.

On sent, à l'abondance des détails dans lesquels entre le chroniqueur, la sympathie du vieux moine pour ces braves paysans. Au fond des monastères on les contait bien plus aux veillées, dans les villages. Ces récits se répandaient lentement, mais allaient au cœur. Ils relevaient le cœur des manants; ils leur prêchaient un exemple qui était de jour en jour plus suivi; et peu à peu s'amassait au fond du cœur du peuple, cette haine de l'étranger, cet amour du pays dont l'explosion s'appelle *Jeanne d'Arc*.

VIXCENT.

L'EVASION D'UN PRISONNIER.

On lira avec plaisir la lettre suivante, adressée à un de ses amis par un officier français, prisonnier en Allemagne, et qui est parvenu à s'évader à travers mille péripéties. Le récit de cette évasion nous paraît offrir assez d'intérêt pour que nous le mettions sous les yeux de nos lecteurs :

Bâle, 26 décembre 1870.

« Je viens d'arriver à Bâle après une série d'aventures que je tiens à vous raconter tout au long.

« Vous vous rappelez qu'après la capitulation de Metz, je fus interné à Wiesbaden, prisonnier sur parole.

« Le 9 décembre, n'y tenant plus, j'ai porté au colonel prussien, commandant la place de Wiesbaden, la lettre suivante: « Mon colonel, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien ne plus me considérer comme prisonnier sur parole à partir de demain.

« L'idée des malheurs qui s'acharnent sur mon pays, me rend insoutenable la vie que je mène à Wiesbaden.

« Je retire donc, à partir de demain, samedi, à 11 heures du matin, la parole que j'ai donnée aux autorités militaires prussiennes à mon arrivée en Allemagne, et vous prie de disposer de moi en conséquence.

« Agréez, etc. »

« Le colonel me donna rendez-vous pour le lendemain matin, à notre lieu de réunion habituel. Mais le soir même, à 10 heures et demie, au moment où je venais de me coucher, il me fit arrêter dans mon lit par un officier prussien, qui me conduisit en voiture jusqu'au premier poste de Mayence, (Castel.)

« Je passai la nuit au poste. Au jour, on me conduisit au gouvernement, puis à la citadelle de Mayence.

« Le lendemain, on m'expédiait, sous la conduite d'un officier et deux hommes, sur la frontière de Glogau, en Silésie.

« J'y arrivai le 22 décembre. On m'enferma immédiatement dans la prison militaire, située le long des fortifications auprès de la porte de Breslau.

« J'y fus reçu dans la prison avec une cordialité parfaite par cinq officiers français: MM. Brissot, capitaine au 73^e de ligne; Prevost, capitaine; Nicolas de Villiers, lieutenant, et Motte, sous-lieutenant au 7^e cuirassiers, qui, dès leur arrivée en Allemagne, avaient eu l'énergie de refuser de signer toute espèce d'engagement et qu'on tient enfermés depuis lors.

« Je passai huit jours à préparer un plan d'évasion qui m'a pleinement et entièrement réussi et cela sans compromettre personne.

« Tous les soirs, vers 6 heures, notre géolier venait nous compter dans nos chambres avant de refermer les portes qu'il avait ouvertes pour nous faire monter notre diner. Puis, jusqu'au lendemain matin, à 9 heures, il ne nous voyait plus. Le vendredi 23, au moment où, après m'avoir vu, il entra dans la chambre voisine, je me glissai dans l'escalier, que je m'étais exercé à descendre sans bruit. A dix pas de la porte, le factionnaire battait la semelle, en me tournant le dos. Je courus sur le rempart, et je m'étendis à plat ventre derrière un buisson.

« Quel moment, mon cher ami, que celui-là! il me semblait impossible que le factionnaire n'eût rien vu, rien entendu.

« Enfin le géolier sortit, fit grincer la serrure, dit deux ou trois mots au factionnaire et rentra chez lui.

« Je me mis alors à ramper le long du parapet. Il faisait une nuit claire, la neige criait sous moi. Le froid était très-

vif, quinze degrés pour le moins, et bien heureusement pour moi, car le factionnaire continuait à battre la semelle.

« J'arrivai, en rampant, jusqu'à un bastion situé à une centaine de mètres du factionnaire de l'autre côté de la porte de Breslau. Je me laissai couler le long d'un talus très-raide et affreusement glissant, et je me trouvai dans l'intérieur du bastion derrière deux voitures qui me séparaient de la vue du rempart. Je fis lestement quelques préparatifs et je sortis bientôt avec de grosses lunettes sur le nez et armé d'un énorme collet et d'un bonnet de pelisse.

« Je passai à cinq pas du factionnaire, qui persistait à battre la semelle et un quart d'heure après j'étais à la gare de Glogau.

« J'avais une si belle tournure d'Allemand et je demandais mon billet avec une telle pureté d'accent, qu'on ne fit aucune difficulté. Je partis pour Lissa, puis pour Posen, Kreuz, Berlin, Cassel, Francfort, Heidelberg et enfin Bile.

« J'aurais pu filer sur la frontière autrichienne qui n'est qu'à 20 lieues de Glogau, mais cette frontière m'éffrayait; je la savais très-surveillée et, dans tous les cas, c'était là évidemment qu'on me chercherait.

« Je renonce à vous dire toutes mes émotions pendant ce long voyage. En arrivant aux dernières stations avant Bâle, je ne respirais plus. Sans papiers, sans rien, je n'avais pour me sauver que la pureté de mon accent et le germanisme de ma physionomie.

« Aussi, avec quel soin je préparais mes réponses! Combien de fois n'ai-je pas ajusté mes lunettes! Comme je me renfonçais dans mes pelisses!

« On ne me demanda absolument rien. Et me voilà à Bâle, libre, mon cher ami, libre, sans aucune arrière-pensée, de pouvoir enfin aller rejoindre ceux qui défendent mon pays.

« Je vais bien vite achever de me rééquiper et j'espère que demain je pourrai me remettre en route pour Bordeaux.

« Adieu..... »

TRAITS DE BRAVOURÉ DES SOLDATS FRANÇAIS A LA BATAILLE DU BOURGET.

Les braves marins qui font notre admiration et l'effroi des Prussiens, depuis le commencement du siège, venaient de pénétrer tête baissée, la baïonnette en avant, dans le village du Bourget. Un vieux loup de mer, un sergent, aperçoit un officier prussien qui, avec quelques-uns de ses soldats, défendait énergiquement une barricade. Notre matelot s'élança, franchit l'obstacle et tombe sur ses pieds, à quelques pas de l'officier ennemi auquel il dit :

« Rendez-vous, ou je vous tue! » Mais son adversaire lui répond par trois coups de revolver. Le marin tombe, blessé très grièvement, une balle lui avait traversé l'épaule; pendant ce temps, ses frères d'armes avaient imité son exemple et suivi ses traces: en un instant, la barricade est franchie, les soldats qui la défendaient sont faits prisonniers et leur officier est à son tour atteint mortellement. Les marins continuèrent leur marche en avant sous un feu des plus violents. Le vieux matelot était étendu à terre, à quelques pas de son adversaire, et, malgré sa blessure, malgré la rigueur de la saison, il avait conservé son courage et toute son énergie: il étancha avec son mouchoir le sang qui coulait de sa plaie béante, portant à ses lèvres ce que le froid faisait trembler, la gourde pleine d'eau de vie; puis calma et confiant, il attendait les brancardiers, en suivant d'un oeil attentif tous les mouvements de ses frères d'armes qui se battaient toujours en avant.

Tout à coup, il entend à côté de lui des cris plaintifs, et il aperçoit l'officier prussien qui agonisait. Notre brave, n'écouant que son cœur, fait appel à toute son énergie; il se lève de ses mains et de ses genoux pour parvenir jusqu'au mourant afin de lui apporter quelques secours; ses mains défaillantes trouvent encore assez de force pour relever la tête du mourant et pour panser sa blessure. Un moment le prussien ouvre les yeux, reconnaît le français qu'il a blessé, et leurs mains se sont rencontrées dans une étreinte amicale. Tout près, la fusillade continuait, on se battait avec fureur.... Notre brave soldat, oubliant ses souffrances, entendit son protégé prononcer le mot: *Wasser!* Le marin n'avait pas compris, mais deviné: il prit sa gourde, but le premier et l'approcha ensuite de ses lèvres du prussien mourant. On se battait toujours; les hommes tombaient par douzaines, le bruit de la fusillade se rapprochait lentement, les marins quittaient le Bourget, et lorsque le détachement de marins repassa par la barricade où le vieux loup de mer avait été blessé, quelques-uns dirent avec tristesse: « L'ancien est mort! » Le français et le prussien avaient rendu le dernier soupir en se serrant les mains.

Quelques zouaves du 1^{er} régiment avaient mis une sorte d'émulation à qui se porterait le plus en avant pour enlever une position, et ils étaient convenus que le premier touché par l'ennemi gagnerait le prix de vaillance.

Ce glorieux et triste avantage a été remporté par M. Tavernier, fils du restaurateur si connu du Palais-Royal et du boulevard du Temple, et frère de la femme de M. Noël Peters, du passage des Princes.

Frappé simultanément de deux balles, en s'élançant à l'assaut en première ligne, il tomba en s'écriant: « J'ai gagné! »

Au même moment, une troisième balle l'atteignit au front, et la défense a encore été privée d'un de ses valeureux, mais peut-être trop téméraires soldats.

—On raconte l'histoire d'un marin qui, ayant fait prisonnier un soldat prussien, conversait avec lui.

—Que mangez-vous à Paris, demandait le prisonnier.

—Tout ce qu'il y a de meilleur.

—Du bœuf?

—Non, tous nos bœufs sont mangés depuis longtemps.

—Du mouton?

—Il n'y en a plus.

—Du cheval?

—Tous nos chevaux sont dévorés.

—Mais quoi donc alors?

—Nous mangeons nos prisonniers, et nous les trouvons exquis!

Un des amusements des Parisiens—il ne leur en reste pas beaucoup—c'est de donner des noms à leurs pièces de marine à longue portée. L'une s'appelle *Joséphine*, l'autre *Maria-Jeanne*; la dernière installée a été baptisée *Valérie*: est-ce du Mont-Valérien? De là mille plaisanteries: « *Joséphine* toussa; *Clementine* a un fort rhume; bon! voilà *Maria-Jeanne* qui se fâche! quel mauvais caractère elle a! toujours à crier! »